

Sergueï
Dovlatov
Le
domaine
Pouchkine

Le
domaine
Pouchkine



Titre original:

Zapovednik

Première parution en français: collection Anatolia, éditions du Rocher,
2004

© 1983, Sergueï Dovlatov

All right reserved

© 2022, Éditions La Baconnière pour l'édition française

Note éditoriale et chronologie de Boris Siemaszko

Éditions La Baconnière

46 ch. de la Mousse

1225 Chêne-Bourg

Suisse

La Baconnière bénéficie du soutien de la République et canton de
Genève de 2019 à 2022, et de l'Office fédéral de la culture pour les
années 2021-2024

editions-baconniere.ch

Sergueï
Dovlatov
Le
domaine
Pouchkine

Traduit du russe par
Christine Zeytounian-Beloïis

La Baconnière

À ma femme, qui avait raison

À midi, nous arrivons à Louga. Le car s'arrête sur la place de la gare. La jeune guide interrompt ses commentaires exaltés pour adopter un ton plus terre à terre :

— À gauche, vous trouverez un endroit...

Mon voisin se soulève de son siège, l'air intéressé :

— Vous voulez dire des toilettes ?

Il m'a cassé les pieds durant tout le voyage : « Un produit décapant en six lettres?... Un ongulé en voie de disparition?... Un skieur autrichien?... »

Les touristes sortent sur la place inondée de lumière. Le chauffeur claque la portière et s'accroupit devant le radiateur.

La gare... Un bâtiment jaune à colonnes passablement crasseux, une horloge, des lettres de néon tremblantes que le soleil rend blêmes...

Je traverse le vestibule avec son kiosque à journaux et ses urnes massives en ciment. Mon intuition me guide vers le buffet.

— C'est le serveur qui prend les commandes, lâche l'employée d'une voix molle.

Un tire-bouchon pend en sautoir sur son buste.

Je m'assieds près de la porte. Une minute plus tard, le serveur fait son apparition, le visage encadré par d'énormes favoris de feutre.

— Vous désirez? demande-t-il.

— Je désire que tout le monde soit gentil, discret et prévenant.

Le serveur, blasé des aspects divers et variés de l'existence, ne daigne pas réagir.

— Je désire cent grammes de vodka, de la bière et deux sandwiches.

— À quoi?

— Disons au saucisson.

Je sors mes cigarettes. Mes mains tremblent affreusement. « Pourvu que je ne laisse pas tomber mon verre... » Deux vieilles dames très convenables se sont installées à la table voisine. Il me semble reconnaître des voisines de car.

Le serveur revient avec une carafe, une bouteille et deux bonbons.

— Il ne reste plus de sandwiches, annonce-t-il d'une voix faussement tragique.

Je paie. Je lève mon verre pour le reposer aussitôt. Mes mains s'agitent comme celles d'un épileptique. Les vieilles dames me toisent avec dégoût. J'essaie de sourire.

— Regardez-moi avec amour!

Les vieilles dames sursautent et s'empressent de changer de place. J'entends des interjections critiques proférées à voix basse.

Qu'elles aillent au diable. Je saisis mon verre à deux mains, et je bois. Après quoi je déplie le papier bruisant d'un bonbon.

Ça va déjà un peu mieux. Un entrain trompeur commence à m'envahir. Je fourre la bouteille de bière dans ma poche. En me levant, je manque de renverser ma chaise. Ou plutôt mon fauteuil en dural. Les vieilles dames me dévisagent avec effroi.

Je sors sur la place. Des panneaux gondolés agrémentent la grille du square. Sur ces supports en contreplaqué, des

diagrammes promettent pour les prochaines années des montagnes de viande, de laine, d'œufs et autres douceurs.

Les hommes fument près du car. Les femmes regagnent leurs sièges à grand bruit. La jeune guide s'est réfugiée à l'ombre pour déguster une glace. Je me dirige vers elle.

— Faisons connaissance.

Elle me tend sa paume poisseuse.

— Je m'appelle Aurore¹.

— Et moi Cuirassé Potemkine.

Ma réaction ne paraît pas la vexer.

— Mon prénom fait rire tout le monde. J'ai l'habitude. Qu'avez-vous? Vous êtes rouge.

— Uniquement de l'extérieur. À l'intérieur, je suis un démocrate constitutionnel à l'ancienne mode.

— Non, sérieusement, vous vous sentez mal?

— Je bois trop... Vous voulez de la bière?

— Pourquoi buvez-vous?

Qu'aurais-je pu lui répondre?

— C'est un secret. Je ne peux le dire à personne...

— Vous voulez vous faire embaucher au musée?

— C'est bien mon intention.

— Je l'ai deviné au premier coup d'œil.

— Est-ce que j'ai l'air d'un littéraire?

— Mitrofanov vous a accompagné jusqu'au car. C'est un grand spécialiste de Pouchkine. Un érudit remarquable. Vous le connaissez bien?

— Je le connais bien... Mais en mal...

— Comment ça?

— Ne faites pas attention.

— Il faut que vous lisiez Gordine², Chtchegolev³, Tsiavlovskaïa⁴... Les souvenirs d'Anna Kern⁵... Et une brochure sur les méfaits de l'alcool.

— Vous savez, j'en ai tant lu sur les méfaits de l'alcool que j'ai décidé de renoncer définitivement... à la lecture.

— Impossible de discuter avec vous.

Le chauffeur regarde dans notre direction. Les touristes sont remontés dans le car.

Aurore finit sa glace et s'essuie les doigts.

— Pendant la saison d'été, le musée paie assez bien. Mitrofanov se fait près de deux cents roubles.

— C'est deux cents de plus qu'il ne vaut.

— Et vous êtes méchant pour couronner le tout !

— Je suis victime des circonstances.

Le chauffeur klaxonne deux fois.

— On y va, dit Aurore.

On est à l'étroit dans cet autocar plein de touristes de Lvov. Les sièges en similicuir sont brûlants. Les rideaux jaunes rendent l'atmosphère encore plus étouffante.

Je feuillette le journal intime d'Alexeï Wolf. Il y parle de Pouchkine avec sympathie, parfois avec un brin de condescendance. Être trop proche de quelqu'un nous empêche souvent de le voir tel qu'il est. Les génies, c'est inévitable, ont un cercle d'amis et de connaissances. Mais qui voudra croire que son copain est un génie ?

Je m'assoupis. Des détails superflus sur la mère du poète décembriste Ryleev parviennent vaguement à mes oreilles.

On me réveille en arrivant à Pskov. Rien de plus déprimant que les murs fraîchement crépis du Kremlin. Les pseudo-restaurateurs ont accroché au-dessus de l'arche centrale un hideux écusson en fer forgé à la mode des pays baltes. On dirait une maquette hypertrophiée.

Le bureau du tourisme se trouve dans une annexe. Aurore fait apposer un tampon sur une feuille avant de nous emmener au Héra, le restaurant le plus chic du coin.

J'hésite entre boire encore et m'arrêter là. Un verre de plus, et je serai complètement malade demain. Je n'ai aucune envie de manger.

Je sors sur le boulevard. Les tilleuls lourds bruissent sourdement.

C'est un fait fermement établi : il suffit que je me mette à réfléchir pour que quelque chose de triste se rappelle à mon souvenir. Par exemple ma dernière conversation avec ma femme.

— Même ton amour des mots, cet amour fou, malsain, pathologique sonne faux. Il n'est qu'une tentative pour justifier la vie que tu mènes. Celle d'un homme de lettres célèbre, sans le moindre argument à l'appui. Avec tes vices, il faut être Hemingway.

— Tu le considères sérieusement comme un bon écrivain ? Tu vas me dire que Jack London aussi est un bon écrivain ?

— Mon Dieu ! Je ne vois pas le rapport avec Jack London. J'ai dû mettre en gage mon unique paire de bottes... Je peux tout pardonner. Et la pauvreté ne me fait pas peur... Tout, sauf la trahison !

— Que veux-tu dire ?

— Ton éternelle ivrognerie. Ton... Je ne veux même pas en parler... On ne peut pas s'instituer artiste aux frais des autres... C'est lâche ! Tu n'arrêtes pas de parler de noblesse. Mais tu es froid, cruel, tortueux...

— N'oublie pas, ça fait vingt ans que j'écris des nouvelles.

— Tu veux produire une œuvre immortelle ? Un seul auteur sur cent millions y parvient !

— Et alors ? Sur le plan spirituel, une tentative malheureuse vaut le plus grand des livres. Si tu veux, elle le surpasse même du point de vue moral. Car elle exclut toute forme de récompense...

— Des mots. Encore et toujours de belles paroles. J'en ai assez. J'ai un enfant dont je suis responsable...

— Moi aussi je l'ai, cette enfant.

— Dont tu te désintéresses des mois durant. Pour toi, nous sommes des étrangères...

(Il y a un moment particulièrement douloureux quand tu discutes avec une femme. Tu lui présentes des faits, des arguments. Tu en appelles à la logique et au bon sens. Et soudain, tu réalises que le seul son de ta voix lui est odieux.)

— Je n'ai jamais voulu te nuire.

Je vais m'asseoir sur un petit banc incliné. Je sors un stylo et un bloc-notes. Et j'écris :

*Ma bien-aimée, je suis au domaine Pouchkine
Où mon âme sans toi se morfond dans l'ennui,
Comme un triste clébard j'erre parmi les ruines,
L'angoisse et la terreur me minent sans répit...
Etc.*

Mes vers devancent quelque peu la réalité, vu que le domaine Pouchkine se trouve encore distant d'une centaine de kilomètres.

À la boutique du coin, j'achète une enveloppe ornée d'un portrait de Magellan.

— Savez-vous ce que Magellan vient faire là ?

Le vendeur répond d'un air pensif :

— Peut-être qu'il est mort. Ou qu'il a été décoré de l'ordre des héros soviétiques.

Je colle un timbre, je ferme l'enveloppe et je la mets dans la boîte...

À six heures, nous débarquons au centre de tourisme. Après avoir contemplé des collines, une rivière, un vaste horizon bordé de forêts en frange irrégulière. Bref, des paysages russes sans fioritures dont les traits ordinaires éveillent une amertume inexplicable.

Ce sentiment m'a toujours paru suspect. D'ailleurs, l'amour des objets a tendance à m'irriter... (J'ouvre mentalement mon carnet.) Il y a comme une infirmité secrète

chez les numismates, les philatélistes, les globe-trotters émérites, les amateurs de cactus ou de poissons d'aquarium. La patience somnolente du pêcheur, le courage inutile et absurde de l'alpiniste, l'assurance orgueilleuse du propriétaire d'un caniche royal me sont étrangers...

On prétend que les Juifs sont indifférents aux beautés de la nature. C'est l'un des reproches qu'on leur adresse. Ils n'ont pas de paysages à eux et sont insensibles à ceux des autres. Peut-être est-ce vrai? Ce doit être ma part de sang juif qui se manifeste.

Bref, je n'aime pas les contemplateurs béats. Et leurs extases ne m'inspirent pas confiance. Je crois que l'amour des bouleaux triomphe au prix de l'amour des hommes. Et se développe comme un succédané de patriotisme...

J'en conviens, on aime plus fort et on a davantage pitié de sa mère quand elle est malade et paralysée. Mais admirer ses souffrances, les exprimer sur le plan esthétique est indigne...

Bon, passons.

Un crétin a construit le centre de tourisme du domaine Pouchkine à quatre kilomètres du point d'eau le plus proche. Dans cette région, on trouve des étangs, des lacs, une rivière célèbre, mais les touristes ne peuvent pas se rafraîchir. Il y a des douches dans certaines chambres... Et parfois même – rarement – de l'eau chaude.

Nous voici au bureau des excursions où trône l'idéal féminin d'un officier en retraite. Aurore lui tend sa feuille de route, signe et reçoit des tickets-repas pour le groupe. Elle murmure quelques mots à la blonde plantureuse qui m'adresse un regard empreint d'un intérêt mitigé, d'un souci professionnel et d'une vague inquiétude. Elle se redresse même légèrement. Et la liasse de papiers qu'elle tient s'agite avec bruit.

— Vous ne vous connaissez pas ? demande Aurore.

Je me rapproche.

— Je voudrais travailler au domaine.

— Nous avons besoin de personnel..., reconnaît la blonde.

Des points de suspension sont perceptibles à la fin de sa réplique. Ils signifient qu'elle a besoin de spécialistes qualifiés. Pas de n'importe quel chômeur de passage.

— Vous connaissez le contenu de la visite ?

Puis, soudain, elle se présente :

— Galina Alexandrovna.

— Je suis venu trois fois.

— Ce n'est pas suffisant.

— Tout à fait d'accord, c'est pourquoi je reviens...

— Il faut une bonne préparation. Vous devrez potasser notre manuel. Tant de points restent à étudier dans la vie de Pouchkine. Des changements sont survenus depuis l'an dernier.

— Dans la vie de Pouchkine ?

Aurore nous interrompt :

— Excusez-moi, les touristes m'attendent. Bonne chance.

Elle disparaît, jeune, saine, énergique. Demain, j'entendrai sa voix claire et juvénile au musée :

« Pensez donc, camarades : "Je vous aimais de tout mon être, tendrement..." Pouchkine oppose au monde où prédominent les relations serviles un hymne inspiré au désintéressement... »

— Pas dans la vie de Pouchkine, réplique la blonde, irritée, mais dans notre exposition. Par exemple, nous avons enlevé le portrait de Hannibal⁶.

— Pourquoi ?

— Un spécialiste affirme que ce n'est pas celui de Hannibal. Les décorations ne correspondent pas. Selon lui, il s'agirait du général Zakomelski.

— Et qui est-ce en réalité ?

— Le général Zakomelski.

— Mais pourquoi est-il aussi noir ?

— Il a combattu dans le Sud, en Asie. Il fait très chaud là-bas. Ça explique le bronzage. Et puis les couleurs s'assombrissent avec le temps.

— On a donc bien fait de l'enlever ?

— Mais quelle différence, Hannibal ou Zakomelski, c'est du pareil au même... Les touristes veulent qu'on leur montre l'arrière-grand-père noir de Pouchkine. Ils paient pour le voir. Ils n'en ont rien à faire de Zakomelski ! Alors notre directeur a exposé Hannibal... Enfin, il a exposé Zakomelski en indiquant que c'était Hannibal. Mais quelqu'un n'a pas apprécié... Vous êtes marié ?

Galina formule cette demande de manière inattendue, presque timidement.

— Je suis divorcé. Pourquoi ?

— Ça intéresse notre personnel féminin.

— Quel personnel féminin ?

— Elles sont absentes en ce moment. La comptable, la chargée des programmes, les guides...

— Pourquoi s'intéresseraient-elles à ma personne ?

— Elles ne s'intéressent pas à vous personnellement. Elles s'intéressent à tout le monde. Nous avons beaucoup de femmes seules. Les jeunes gens sont peu nombreux par ici. Qui voulez-vous qu'elles fréquentent ? Les touristes ? C'est une chance quand ils restent une semaine. Ceux de Leningrad viennent pour la journée. Ou trois jours au plus... Vous êtes là pour longtemps ?

— Jusqu'à l'automne. Si tout va bien.

— Où logez-vous ? Si vous voulez, je peux téléphoner à l'hôtel. Nous en avons deux. Un bon et un mauvais. Lequel préférez-vous ?

— Ça demande réflexion.

— Le bon est plus cher.

— De toute façon, je n'ai pas d'argent.

Elle prend le téléphone et, au bout d'une assez longue discussion, son interlocuteur accepte de noter mon nom.

— Je vais vous accompagner.

Je n'ai pas fait l'objet d'une attention féminine aussi soutenue depuis une éternité. Par la suite, cette attention va devenir encore plus insistante. Et même tourner au harcèlement.

Au début, j'ai mis ce phénomène sur le compte de mon charme personnel, pourtant passablement terni. Pour constater assez vite que les hommes étaient vraiment une denrée rare dans la région. J'ai vu un tractoriste aux jambes torves et aux cheveux frisottés comme ceux d'une pute assiégé d'admiratrices aux joues vermeilles.

«Je meurs d'envie de boire une bonne bière», disait-il d'une voix languissante.

Et les filles couraient lui acheter de la bière.

Galina ferme la porte du bureau des excursions.

Nous traversons la forêt en direction du village.

— Vous aimez Pouchkine ? demande-t-elle.

Quelque chose frémit en moi, mais je réponds :

— J'aime *Le Cavalier d'airain*, la prose...

— Et les poèmes ?

— J'aime beaucoup ceux de la dernière période.

— Et ceux du début ?

— Ceux du début aussi.

— Ici, Pouchkine est omniprésent, dit Galina. Il est dans chaque branche, dans chaque brin d'herbe. On a sans cesse l'impression qu'il va apparaître au prochain tournant... Avec son chapeau haut de forme, sa pèlerine, son profil reconnaissable entre tous...

Au tournant du chemin apparaît Lionia Gourianov, qui

pratiquait la délation au temps où nous étions ensemble à l'université.

— Boris, foutre dieu, s'écrie-t-il d'une voix tonitruante. Est-ce bien toi ?

Je l'ai accueilli beaucoup plus chaleureusement que je n'en avais l'intention. Ce fumier m'a pris par surprise. Un de plus. J'ai manqué de temps pour rassembler mes esprits...

— Je savais bien que tu viendrais...

Par la suite, on m'a rapporté l'histoire suivante. Une fête bien arrosée s'est déroulée en début de saison. Un mariage ou un anniversaire. En présence du représentant local du KGB. Quelqu'un a cité mon nom. Un ami a affirmé :

— Il est à Tallinn.

Un autre a objecté :

— Mais non, ça fait déjà un an qu'il est à Leningrad.

— Moi, j'ai entendu dire qu'il était à Riga chez Krassilnikov...

Chacun avait sa version.

Le type du KGB était très occupé à déguster du canard en daube. Mais il a fini par lever la tête pour remarquer :

— D'après nos renseignements, il a l'intention de venir aux monts Pouchkine.

— Je suis attendu, annonce Gourianov, comme si j'avais tenté de le retenir.

Il regarde Galina :

— Tu as embelli, on dirait. Tu t'es fait poser un dentier ?

Des bouteilles déforment ses poches.

— Quelle ordure ! fulmine Galina, avant de remarquer quelques instants plus tard :

— Heureusement que Pouchkine n'est plus là pour voir ça.

— Oui, c'est préférable.

Au rez-de-chaussée de l'hôtel Amitié se trouvent une épicerie, un salon de coiffure et le restaurant Le Rivage

Enchanté. J'aurais dû inviter Galina en remerciement pour ses services. Mais j'avais très peu d'argent sur moi. Un geste généreux m'aurait acculé à la ruine.

Alors, je me suis abstenu.

Au comptoir de l'hôtel, Galina m'a présenté à la gérante qui m'a tendu une lourde clé avec le numéro 231.

— Demain, vous trouverez une chambre à louer chez l'habitant. Vous pouvez chercher à Voronytch, sauf que c'est cher. Ou dans l'un des villages avoisinants: Savkino, Gaïki...

— Merci. Vous m'avez rendu un fier service.

— Bon, dit Galina, il faut que j'y aille.

Avec une légère nuance interrogative: «Il faut que j'y aille?»

— Je vous raccompagne?

— Je vis à la cité, déclare-t-elle d'une façon assez énigmatique.

Avant d'ajouter d'une voix trop appuyée:

— Vous n'êtes pas forcé de me raccompagner... Ne pensez surtout pas que je sois ce genre de femme...

Elle est partie, après un fier salut à la gérante.

Je monte au premier et j'ouvre la porte de ma chambre. Le lit est soigneusement fait. La radio émet des bruits confus. L'armoire béante révèle une rangée de cintres vides.

Dans la barque étroite de cette chambre, je commence ma navigation vers les rives inconnues de ma nouvelle vie de célibataire.

Je prends une douche, lavant un reste de gêne vis-à-vis de la trop serviable Galina, la moiteur exigüe du car, l'encroûtement physique et mental accumulé en plusieurs jours de cuite.

Mon humeur s'en trouve améliorée. Cette douche froide sonne comme un rappel à l'ordre.

Je me sèche, j'enfile mon pantalon de gym et j'allume une cigarette.

On entend des pas dans le couloir. De la musique au loin. Des camions et de nombreuses mobylettes vrombissent sous les fenêtres.

Je m'allonge et j'ouvre un volume à couverture grise : les œuvres de Viktor Likhonossov. J'ai décidé de vérifier enfin par moi-même ce qu'est cette « prose paysanne » dont on parle tant. Ce livre doit me servir de guide.

Le sommeil m'a gagné insensiblement. Je me suis réveillé à deux heures du matin. La chambre baignait dans le crépuscule de l'aube. On pouvait déjà compter les feuilles du ficus sur le rebord de la fenêtre.

Il fallait que je réfléchisse calmement à la situation. Que je me débarrasse de ce sentiment de catastrophe et d'impasse.

La vie s'étendait autour de moi comme un immense champ de mines. Je me tenais au centre. Il fallait diviser ce champ en parcelles et m'atteler à la tâche. Briser la chaîne des circonstances dramatiques. Analyser ma sensation d'échec. Étudier chaque facteur séparément.

Un homme produit des nouvelles depuis vingt ans. Persuadé qu'il a quelques raisons d'écrire. Des personnes dignes de confiance sont d'accord sur ce point.

On ne te publie pas. On refuse de t'admettre dans la confrérie. Dans la bande de brigands. Mais était-ce là ton rêve lorsque tu marmonnais les prémices de ton premier texte ?

Tu réclames justice ? Du calme, c'est un fruit qui ne pousse pas sous ces latitudes. Quelques vérités lumineuses étaient censées bâtir un monde meilleur, et qu'a-t-on obtenu finalement ?

Tu as une dizaine de lecteurs. Dieu veuille que tu en aies encore moins.

Du même auteur à La Baconnière :

Le journal invisible. Le livre invisible (2017)

La zone (2019)

La filiale (2019)

La valise (2021)